

Vassiliki Lalagianni et Jean-Marc Moura (sous la direction). *Espace méditerranéen. Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*. Amsterdam: Rodopi, 2014. 208 pp.

De prime abord, l'ouvrage collectif *Espace méditerranéen. Écritures de l'exil, migrations et discours postcolonial*, sous la direction de Vassiliki Lalagianni et Jean-Marc Moura paraît assez prometteur. Il combine plusieurs *topoi* de la littérature qui sont au centre des recherches contemporaines et qui attirent de nombreux critiques littéraires. L'espace méditerranéen étant de par sa définition très vaste, le lecteur s'attarde à avoir à faire à un ouvrage qui englobe les pays du pourtour méditerranéen d'est en ouest. Son sous-titre : "écriture de l'exil et migrations", prétend à des études sur les littératures exiliques méditerranéennes. Bien que le troisième critère "discours postcolonial" élargisse le champ spatio-temporel incluant les empires coloniaux français, britanniques, ou autres, et étendant la Méditerranée à l'Afrique, à l'Inde ou aux Caraïbes, la synthèse se veut prometteuse dès le départ : étudier l'exil dans l'espace méditerranéen, sous l'angle du discours postcolonial.

L'ouvrage composé de 208 pages, comprend quatorze études monographiques. Si ces études sont intéressantes par leur analyse, le lecteur a du mal à comprendre la structuration du volume : est-t-il composé par thème, par aire géographique, par écrivain (femme ou homme), ou bien par classification alphabétique des auteurs – rien de tout cela.

L'Introduction qui précède les monographies n'est pas malheureusement plus édifiante. Après des fluctuations et des généralités juxtaposées l'une après l'autre, le lecteur qui cherche à appréhender la problématique de ce livre et sa structure par rapport à l'intitulé annoncé, tombe avec stupeur sur le terme des Balkans, qui abolit l'atteinte première du titre, celle de l'espace méditerranéen. De surcroît, un sixième terme, celui de la francophonie, ne fait que restreindre le cadre spatial et linguistique de l'ouvrage. Ainsi circonscrit, le livre englobe également la francophonie, qui n'est toutefois pas l'intention de l'éditrice, et on ne peut que se demander à juste titre s'il s'agit encore d'une erreur de méthodologie.

Dans l'introduction, on lit :

« Dans le contexte de la Méditerranée francophone, la femme écrivaine joue un rôle de plus en plus central en tant que productrice de textes littéraires orientés vers la création d'un espace poétique, entre fiction et réalité, imprégné de réflexion interculturelle, de bouleversement identitaire et de quête existentielle » (9).

Une syntaxe hasardeuse avec des énoncés juxtaposés cherchant tant bien que mal d'assembler des textes pour en faire un livre à tout prix. Ainsi, à côté de la francophonie, apparaît encore un syntagme, les femmes, qui ne fait pourtant pas partie de l'intention fixée de l'ouvrage.

L'ouvrage est la publication des actes du symposium organisé par Vassiliki Lalagianni à l'Université de Corinthe les 5 et 6 novembre 2010 en collaboration avec 'Voces migratorias. Espacios literarios transnacionales en Europa' et l'INALCO (CERLOM). L'ouvrage aurait peut-être tout à gagner si Vassiliki Lalagianni avait annoncé dès le départ qu'il s'agissait des actes de colloque, d'où la diversité des articles aussi éloignés qu'ils puissent paraître.

Cela aurait évité de lire des incohérences que l'éditrice a rédigé dans un confus total d'aménagement des théories suivies des longues citations d'ouvrages et des paraphrases de livres sans prendre même la peine de les citer, dans son effort de fabriquer un ouvrage scientifique.

Dès l'Introduction on lit :

« Depuis les années 1980, les études ethniques et post coloniales ont incité les chercheurs et les critiques littéraires à se tourner vers des littératures jusqu'à alors négligées comme les littératures dites migrantes ou d'immigration et les œuvres d'auteurs issus de minorités, renouvelant ainsi notre regard sur les cultures en déplacement, –*travelling cultures* d'après les termes de James Clifford » (5).

Et la coordinatrice continue :

« Dans un monde contemporain caractérisé par la fluidité des populations au sein du « village global », parler des cultures stables et figées, serait absurde et anachronique. La conscience des frontières politiques, sociales, religieuses et culturelles qui furent depuis longtemps source de conflits, semble extrêmement ambiguë à l'heure où s'intensifie la circulation des hommes, des marchandises et des idées. Arjun Appadurai (1996) évoque un monde déterritorialisé, une ère postnationale qui rendrait caduque l'altérité radicale aussi bien que les concepts de marges et de centres propres aux discussions (post)coloniales. Par son concept d'« ethnoscape », il souligne l'existence d'espaces transitoires, d'identités en devenir « [il] vise à offrir une perspective dynamique sur des identités en constante réélaboration » (2005 :18). Ainsi, au fil des années, les textes littéraires postcoloniaux sont incorporés dans une série de canons bien reconnaissables – « *canons of the noncanonical* » d'après John Guillory (1993) – et nous pouvons désormais parler, surtout pour le Canada, d'une institutionnalisation de l'écriture migrante et de l'écrivain migrant qui se trouvait en situation marginale, paratopique « selon Dominique Maingueneau » (*ibid.*).

Une page composée de différentes théories juxtaposées de façon anarchique, sans comprendre ce que l'auteure veut réellement avancer. En effet, elle emprunte des notions, des concepts et des termes de tous les livres disponibles qui pourraient l'aider à théoriser la Méditerranée et l'exil sans se rendre compte du contre sens qu'elle crée en faisant l'amalgame de l'immigration avec le *travelling culture* et de la réalité (post)coloniale avec l'altérité radicale, la circulation des marchandises et des idées. De surcroît, V. Lalagianni se contente de citer des théoriciens en ayant rarement recours à la source. James Clifford n'est pas cité dans l'introduction ni même dans la bibliographie. Pire, pour Arjun Appadurai, elle indique entre parenthèses l'année 1996, sans ajouter des guillemets ni de pagination, et quand ces éléments typographiques sont indiqués, une autre date est mentionnée, celle de 2005. Confus, le chercheur se demande à quoi fait référence cette date et de ce que Mme Lalagianni essaie d'avancer. La lecture continue de la sorte de façon arbitraire. Dans l'introduction encore, dans la même page le chercheur lit : « d'après John Guillory (1993) » sans citation ni pagination si ce n'est pour 'rappeler' au lecteur le canon non canonique au Canada. Forcément l'éditrice a perdu le fil du raisonnement – s'il y a un. Le lecteur se demande ce que le Canada a à faire dans un livre censé être consacré à l'espace méditerranéen. De surcroît, Lalagianni ne cite pas Guillory, mais... Dominique Combe en note de bas de page en donnant une date, celle de 2010, omettant encore une fois de citer Combe dans sa bibliographie. Attirée par des termes et des notions qui lui échappent vraisemblablement, V. Lalagianni parle de 'paratopie' dans une confusion de Guillory qui parle des institutionnalisations au Canada et de Maingueneau, professeur de linguistique. Dans la page suivante, elle parle d'Écologie du Réel. Le chercheur se demande à juste titre ce que Pierre Nepveu a à faire ici, sinon que d'assouvir le goût insatiable de Lalagianni de citer pour citer. Encore une fois, à son habitude, elle omet de citer Nepveu dans la bibliographie.

Au bout de quatre pages de verbiages pareils, le chercheur trouve injecté à la fin de la huitième page le mot "postcolonial" :

« À la lumière de la critique postcoloniale, il s'agit d'analyser la dimension politique des textes littéraires et le rôle qu'a pu jouer la découverte des cultures autres –à travers la migration, l'exil, l'expatriation– dans le parcours de certains écrivains ou penseurs, travaillés par une double appartenance » (8).

Si la préoccupation première du livre, n'apparaît qu'en fin de réflexion pour l'auteure, le chercheur ne reste pas moins étonné par la suite. La seule méthodologie de l'ouvrage apparaît en page 9 sous l'intitulé « Structure de l'ouvrage ». Le chercheur tombe des nues ; un seul paragraphe suffit à l'auteure pour poser les bases d'un ouvrage collectif qui se voit éparpillé sous tous les vents. L'ambition est toutefois grande mesure, explicitement déclarée : « Le présent ouvrage examine d'une manière que nous espérons novatrice les concepts de l'exil, de migration et de l'identité ». Et voici une notion surajoutée, "l'identité", avant de l'associer à une autre, "la francophonie" qui ne fait guère partie du projet initial.

Plus paradoxal encore, Lalagianni se décide à étudier l'exil en Méditerranée, mais aussi... dans les Balkans « un regard nouveau sur l'expression littéraire de l'exil dans le contexte multiculturel des pays de la Méditerranée et des Balkans ». Une fois encore le lecteur essaie de comprendre ce que les Balkans ont à faire en Méditerranée, et surtout dans la Méditerranée postcoloniale. Par ailleurs, l'auteure espère montrer avec cet ouvrage « les liens entre la francophonie et le comparatisme », sans aucune précision supplémentaire.

Après cette introduction énigmatique le livre s'ouvre sur études très hétérogènes. Dans la première étude, Margarita Alfaro propose une étude fragmentaire sur cinq romans de Mernissi, articulée autour du bouleversement identitaire et de la quête existentielle. Si l'étude de Margarita Alfaro est menée avec profondeur et solidité, elle cible toutefois une seule écrivaine, sociologue de surcroît, qui écrit dans son pays d'origine, le Maroc. On a donc affaire à une écriture nostalgique et autobiographique, pas vraiment scindée par la double appartenance ou le désir brûlant du retour au pays.

À la suite de la critique postcoloniale –qui n'apparaît à vrai dire que dans un seul texte du livre–, de l'injection de la francophonie, pas indispensable pour éclairer les *topoi* de la littérature exilique (et postcoloniale) et de l'injonction des Balkans, l'éditrice trouve pertinent de parler de l'Europe en citant Abdaladejo. Le lecteur se demande s'il s'agit du rugbyman français, car à part l'année 2008, rien d'autre n'est indiqué sur cet Abdaladejo ; le lecteur a beau chercher dans les notes et dans la bibliographie, il ne trouve rien. Madame Lalagianni omet systématiquement d'indiquer ses sources dans les notes et dans la bibliographie, ce qui est monnaie courante chez elle.

De surcroît, quand Vassiliki Lalagianni parle de l'Europe, c'est pour annoncer le plan d'étude de Béatrice Mangada qui consacre une étude sur Andrée Chedid. Mangada propose une étude sur la « littérature d'expression française dans le Proche Orient et plus concrètement en Égypte et au Liban » (35), limitée malheureusement au seul cas d'Andrée Chedid. Il semble présomptueux d'ailleurs de prétendre une étude sur le Proche Orient comprenant l'Égypte et le Liban, deux pays fort différents, du fait que l'auteure étudiée, Andrée Chedid, est une écrivaine française née au Caire et d'origine syro-libanaise. Du reste, Mangada focalise un seul récit de Chedid, *La maison sans racines*, lequel se rapporte aux origines et à l'Autre mais qui n'est pas caractérisé spécialement d'exil, si ce n'est qu'une errance figurative topographique.

Une autre étude, assez pertinente, celle d'Arzu Ildem, porte sur Abla Farhoud, analyse l'aliénation culturelle de l'auteure, bien que cette dernière ait contribué à « la littérature québécoise immigrée » (47).

Il semble que le Liban fût à l'honneur au symposium de Corinthe avec des conférences comme celles de Ilaria Vitali sur Vénus Khoury-Ghata, de Cheryl Toman sur Evelyne Accad et Etel Adnan, ainsi que celle d'Antoine Sassine sur Georges Schéhadé. L'étude pointue de Vitali sur Khoury-Ghata aurait beaucoup à gagner si elle avait présenté quelques œuvres de Khoury-Ghata, surtout que l'auteure est présentée comme écrivaine « polyédrique » (10). Au lieu de cela, elle se contente d'une seule œuvre *La maison aux orties*. Dans cette étude, le chercheur se demande, et à juste titre, ce que Linda Lê et Anna Moï, originaires du Vietnam, ont à faire dans cette étude consacrée à l'espace méditerranéen.

Plus déconcertante encore apparaît l'étude de Cheryl Toman qui parle certes de guerre et de migration, mais dans une topographie paradoxale. Partagée entre le Proche Orient, l'ex Yougoslavie et la culture balkanique, l'auteure donne l'impression qu'elle n'a pas eu le temps d'approfondir sur les auteurs présentés ni sur l'espace méditerranéen que l'ouvrage est censé de répertorier. De surcroît, Toman fait état de cinq écrivaines croates : Dubravka Ugresic, Rada Ivekovic, Vesna Kesic, Jelena Lovric et Slavenka Drakulic, pour ne développer finalement que deux : Ugresic et Drakulic. Les noms des trois autres écrivaines ne figurent pas dans la bibliographie, une bibliographie assez basique du reste sur l'espace balkanique. Mais ce qui est le plus paradoxal dans cet essai, comme dans le collectif d'ailleurs dans son ensemble, c'est d'avoir

voulu, à tout prix, inclure des écrivains et des espaces hétérogènes qui ne font pas partie de l'aire géographique et des attentes fixées. Même s'il y avait une proximité entre la mer adriatique et la mer méditerranéenne, la Croatie ne fait pas partie de l'espace méditerranéen à proprement parler. Désormais, toute conclusion de cet ouvrage ne peut être que factice et fallacieuse. Autre paradoxe plus grave, le terme du colonialisme n'est pas approprié aux pays des Balkans et de l'ex-Yougoslavie qui a connu un régime communiste, mais pas colonial.

Dans une analyse minutieuse, Antoine Sassine démystifie la quête du paradis et de l'enracinement dans l'œuvre du poète et dramaturge franco-libanais Georges Schéhadé. Puis, dans l'étude « Navigations textuelles des femmes marocaines dans l'espace méditerranéen : mémoires, mères, monde » Alison Rice focalise sur la thématique des femmes d'origine marocaine qui sont en train de marquer le paysage littéraire de langue française. Elle étudie trois écrivaines marocaines : Fatéma Hal, Leila Houari et Macha Méril et trois romans récents publiés tous les trois en 2011. La métaphore de la navigation autour du bassin méditerranéen lui donne l'occasion d'étudier des textes de femmes d'origine marocaine en corrélation avec la mémoire coloniale. Le désenchantement postcolonial est mis à l'avance aussi par Elena-Bradusa Steiciuc qui analyse les écrits de Boualem Sansal et du phénomène de l'*harraga*.

Dans un cadre plus structuré s'inscrit l'étude d'Adelaida Porras Medrano qui analyse « le discours postcolonial chez quelques écrivains maghrébins de langue française » comprenant des écrivains marocains et algériens, à savoir Ben Jelloun, Boudjedra, Chraïbi, Dib, Memmi et Aïcha Lemsine.

Le postcolonialisme est étudié chez un auteur chypriote par Louisa Christodoulidou, l'écrivain Costas Montis, un écrivain pas très connu, car non traduit. Son roman *Κλειστές πόρτες*, roman écrit en grec et publié en 1964, est traduit par Christodoulidou *Portes closes*, alors que Lalagianni l'indique dans son introduction comme *Portes fermées* (14), n'ayant même pas pris le temps de lire les études qu'elle a elle-même incluses dans le collectif. Ce qui est toutefois problématique dans cette étude sur Montis, qui est du reste bien développée, c'est que le lecteur a du mal à suivre les propos de son auteure, intercalés par une multitude de références à des œuvres grecques qu'elle traduit elle-même en français. Le lecteur cherche en vain dans les notes les

références que l'auteure n'a pas considéré nécessaires d'y indiquer. De surcroît, appuyée sur une bibliographie exclusivement grecque, l'étude perd de son poids et de sa contribution littéraire.

Le lecteur ne sera pas moins surpris de lire dans cet ouvrage une étude sur *El Greco* (*Αναφορά στον Γκρέκο*), ouvrage grec (1964) de Nikos Kazantzakis, écrivain grec, qui ne s'inscrit pas toutefois dans la bibliographie des auteurs de l'exil et de la migration ni même dans le postcolonialisme, qui constitue l'axe principal du collectif.

Le lecteur ne cache pas non plus sa stupéfaction devant une étude sur les écrivains de l'Afrique, non pas de l'Afrique du nord et du Maghreb, mais de l'Afrique subsaharienne. On pouvait tout attendre dans cet ouvrage, mais des écrivains comme Mabanckou, Sami Tchak, Abdourahman Waberi, Bessora, Fatou Diome ou Leonora Miano, n'ont rien à voir avec l'espace méditerranéen, même si l'étude en question est d'une qualité remarquable en soi.

L'étude la plus problématique dans cet ouvrage reste cependant celle de Vassiliki Lalagianni, si quand bien même on peut la considérer en tant que telle. Lalagianni choisit de parler de « deux femmes déracinées, issues de pays balkaniques, Mimika Kranaki et Aline Apostolska », et dans un fourre-tout de copier-coller, de banalités biographiques, des phrases sans suite et sans logique et des concepts déjà publiés. Lalagianni écrit :

« Les romans de ces écrivaines constituent les miroirs mémoriels d'une époque historique : la Grèce de la guerre civile et la Yougoslavie déchirées par la guerre et le morcellement du pays. Réfugiée politique en France juste avant l'éclatement de la Guerre civile en Grèce (1945), Kranaki s'installe à Paris où elle passera le reste de sa vie. Incarnation d'une identité déterritorialisée, Kranaki s'enracine dans l'écriture avec un effort pour transformer l'exil en créativité ; on pourrait parler d'une écriture d'un moi hanté, habilité par les images de la terre natale et d'une écrivaine qui porte en elle un "excès de la mémoire" » (12).

Des répétitions à profusion qui ne font que répéter copieusement des études précédemment publiées tout en omettant méthodiquement, et à son habitude, de les mentionner – notamment celles sur Mimika Kranaki (*Cf. Francofonia*, No 14, 2005 ; *Les Voix des femmes*, 2005 ; *Babel*, No 11, 2005 ; *Dalhousie French Studies*, Vol 74/75, 2006 ; *Vieillir en exil*, 2006).

Le texte présenté par Lalagianni associe deux écrivaines différentes sans lien ni justification, en faisant succéder des phrases sans ordre sur les miroirs mémoriels, la guerre sanglante, le morcellement du pays, les écrivaines caractérisées par un non-retour, et l'exil intérieur vécu de façon douloureuse, tout ceci est bien connu dans des études publiées depuis 2005. Tous ces

concepts ont été copiés méticuleusement par Lalagianni. Bien que publiés, Lalagianni n'hésite pas à s'approprier de travaux antérieurs sans prendre le soin de les citer.

Perdue dans le tourbillon d'idées dérobées ici et là chez les critiques, dépourvue de problématique personnelle, Lalagianni profère sans ordre et en paraphrasant intelligemment tout ce qui tombe entre ses mains, dans une manie de reproduction et de retranscription massive. Elle insiste même de noter le livre de Cathy Caruth (note 3, 100) avec une note spéciale sur le mot "trauma", sans prendre la peine d'indiquer une seule phrase du livre de Caruth qu'elle n'a pas consulté tout simplement. Plus paradoxal encore, quand elle dispose de bibliographie, elle cite longuement des ouvrages entre parenthèses, dans un désordre fastidieux de citations juxtaposées sans logique. Ainsi, la citation de Memmi qui n'a rien à voir avec l'écrivaine Kranaki, s'enchaîne sur celle de Chasse & Shau, celle de Chasse & Shau est suivie par une série de citations, de Dalember, de Awumey, Marchese, Dupuis etc. En revanche, elle omet toute citation sur les études publiées sur Kranaki sur laquelle est censée porter son texte. Autre paradoxe : le lecteur peut lire dans une note en bas de page : « sauf indication contraire, toute traduction du grec en français et de l'anglais en français est due à l'auteure de l'article », faisant référence aux deux romans de Kranaki *Contre-Temps* et *Philhellènes* que l'éditrice est supposée d'étudier. À moins qu'elle n'ait pas lu les romans, *Contre-Temps* est un roman grec qui ne s'apprête pas du reste à la thématique de l'exil, et de ce fait ne peut pas être analysé dans ce volume. D'autre part, alors que *Philhellènes* est un roman grec, les citations au roman sont données en français, et ce sont les mêmes citations publiées dans des études sur Kranaki et la diaspora grecque en 2005 –que Lalagianni a oublié encore une fois de citer. Paradoxalement, dans la bibliographie, Lalagianni prend le plus grand soin d'indiquer Julia Kristeva, Alexis Nouss, ou encore Edward Said, même si le nom de ce dernier fait défaut dans le texte de Lalagianni. Elle insiste par ailleurs d'indiquer par deux reprises dans sa bibliographie une interview avec Costas Dadinakis, qui est une interview en langue grecque, citée dans publications scientifiques sur Kranaki qu'elle omet encore une fois de mentionner.

Conclusion

Le chercheur ne peut que regretter de lire en dernier lieu l'étude inaugurale de Jean-Marc Moura sur « La critique et les lettres postcoloniales dans l'aire euro-méditerranéenne » suivie de

son essai sur le *Désert* de J.M.G Le Clezio et *L'enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun. Si la structure du livre véritablement fait défaut, le lecteur a du mal à comprendre les raisons qui ont poussé Vassiliki Lalagianni de placer une excellente étude juste à la fin de l'ouvrage.

Mais ce que le chercheur regrette le plus dans ce collectif c'est que le titre ambitieux de Vassiliki Lalagianni ne correspond pas à la présentation de l'ouvrage qui manque de cohésion et de plan. Malgré quelques essais de qualité qu'on puisse lire –même si certains sont hors sujet–, l'absence de cohérence et de cohésion, de structure, de méthode et d'organisation font de ce livre une publication hasardeuse. L'ouvrage se propose d'étudier l'espace méditerranéen. Toutefois, l'espace méditerranéen ne peut être étendu au point d'inclure la mer Adriatique, pire l'Afrique subsaharienne. Le chercheur a du mal à comprendre ce qu'est la désignation de la Méditerranée pour V. Lalagianni et les procédés de sélection des pays et des auteurs méditerranéens qui défilent l'un après l'autre de façon arbitraire et sans liaison.

Vassiliki Lalagianni insiste sur le fait que le volume part « à la croisée des cultures et des langues de la Méditerranée contemporaine » (quatrième de couverture), comme si la Méditerranée était une période ou un laboratoire où l'on pouvait s'expérimenter en ajoutant des pays et des nations. Elle tombe elle-même dans le piège en incluant des études comme celle sur Nikos Kazantzakis qui n'est pas un écrivain de l'exil. Plus curieusement encore, le chercheur trouve une étude consacrée à la Croatie, un pays d'Europe centrale et du sud qui s'étend de l'extrémité orientale des Alpes, sur ses confins au nord-ouest et des plaines pannoniennes au nord-est, jusqu'au littoral de la mer Adriatique au sud. Il n'y a aucun sens à insister de fabriquer des livres dépourvus de réflexion et d'apport personnels.

Par ailleurs, si la littérature migratoire et la littérature postcoloniale pouvaient se chevaucher, toutes les migrations ne se déroulent pas dans un contexte colonial, comme toutes les publications postcoloniales ne traitent pas de la migration. En effet, la littérature postcoloniale est la littérature des pays qui ont été colonisés. Ce qui est le cas pour certains pays de la Méditerranée, mais pas pour tous les pays de l'espace méditerranéen –comme c'est le cas de la Grèce. D'autre part, le discours postcolonial aborde les problèmes et les conséquences de la décolonisation d'un pays, en particulier les questions relatives à l'indépendance politique et culturelle des personnes autrefois subjuguées et des thèmes comme le racisme et le colonialisme. Seuls les pays du Maghreb

(Algérie, Maroc, Tunisie) et peut-être Chypre font partie de pays colonisés (Britanniques) ou occupés (Turcs), mais en aucun cas la Croatie, l'Égypte, ou la Grèce. De ce fait, le projet de Mme Lalagianni apparaît désuet, malgré les études de Jean-Marc Moura, d'Adelaida Porras Medrano et des collègues écrivant sur l'Algérie (Alfaro, Steiciuc), le Maroc (Rice), ou le Liban (Mangada, Vitali, Sassine) qui mériteraient un peu plus d'attention.

L'ouvrage manque de véritable projet. Il souffre de manque de plan et de fil conducteur. Il commence par l'incertitude et termine dans le chaos sans pouvoir conclure. Les études présentées sont hétéroclites et disparates. Elles font partie pour la plupart des préoccupations personnelles de leurs auteurs, sans s'apparenter pour la plupart à l'ouvrage, et surtout, sans cohérence entre elles.

Le chercheur clôt l'ouvrage avec déception, confus de l'amalgame que fait Vassiliki Lalagianni de ce qu'est la Méditerranée, le postcolonialisme, la migration, l'exil, leurs rapports et leurs divergences, et se demande du profit qu'il peut tirer d'un ouvrage sans rigueur intellectuelle et sans éthique préalable.

Efstratia Oktapoda

Sorbonne Université